

FRANCISQUE POULBOT : UN DESSINATEUR DE LA "LAIDE ÉPOQUE"

Ah les "P'tis Poulbots" ! Quoi de plus typiquement parisien que cette dénomination, inscrite dans l'imaginaire collectif comme le titi par excellence ? Un titi sympathique, un Gavroche sans barricade... Pourtant, l'œuvre satirique du dessinateur révèle un engagement de départ qui tranche avec la mièvrerie consensuelle qui caractérisera sa pléthorique production dès la veille de la Grande Guerre.

Ah les "P'tis Poulbots" ! Quoi de plus typiquement parisien que cette dénomination, inscrite dans l'imaginaire collectif comme le titi par excellence ? Mais attention, un titi sympathique, un gosse entre gouaille et tête de cochon ne chargeant sa fronde que de boulettes de papier mâché, un Gavroche sans pavé ni barricade...

Francisque Poulbot est souvent associé à une expression quelque peu frelatée du dessin satirique. Ses gentils gosses émeuvent de nombreux collectionneurs, davantage tournés vers la nostalgie que la puissance subversive des images, alors que la figure tutélaire du "grand", mort en 1946, renvoie à un Montmartre plus offert au tourisme qu'à la fibre communarde.

Les clichés ont la vie d'autant plus dure qu'ils recouvrent une large part de vérité. Pourtant, l'examen approfondi de

l'œuvre satirique du dessinateur des gosses révèle un engagement de départ peu compatible avec la mièvrerie consensuelle d'une production atteignant le torrentiel vers 1914. Le parcours graphique de Poulbot pose en fait le problème des processus d'aseptisation du trait satirique aux alentours du premier conflit mondial, de l'engagement à boulets rouges jusqu'au divertissement plus ou moins désincarné.

Les débuts du dessinateur

La vie de Poulbot est, sinon connue, du moins disponible ailleurs, point n'est besoin d'y revenir autrement que dans les jalons principaux. Le jeune Francisque naît à Saint-Denis en 1879, à quelques mois de la grande loi sur la liberté de la presse qui va bouleverser la rue parisienne et en faire un réceptacle d'images à diffusion plurielle. Peu doué pour les études malgré des parents instituteurs, il se régale des couvertures illustrées de Forain, Steinlen et Willette au fronton des kiosques et mesure la part de truculence qui règne au sein de la sociabilité montmartroise en se rendant chaque matin au lycée, avenue de Trudaine. En chemin, il voit la nuit finissante des rapins et se berce de leurs derniers vers saoulographes jetés aux premières lueurs du soleil, avant d'aller se contraindre au latin scolaire.



*Illustration pour l'Assiette au Beurre du 18 mai 1907
Légende : "Acré, v'là le vieux ?"*

LES DIMANCHES AU MUSÉE

conférences-débats présentées par Laurent Bihl
au Musée d'art et d'histoire de St-Denis

■ 3 octobre 2010 à 15h00

L'Assiette au beurre, les images de la révolte
avec Michel Dixmier

■ 7 novembre 2010 à 15h00

**Flic ou contre-flic ? Raoul Rigault,
un communard controversé**

■ 5 décembre 2010 à 15h00

**Croire au Père-Noël ? La société du lendemain
au miroir du dessinateur Robida**
avec les collections de la Médiathèque de St-Denis

En 1895, il a 17 ans et se laisse convaincre par un ami d'envoyer un croquis à un journal humoristique récemment né, *Le Pêle-Mêle*. L'adolescent a ce réflexe superbe d'inconscience d'accompagner son dessin d'un pompeux "je vous autorise à le reproduire"... Or, surprise, la vignette paraît. L'anecdote fera longtemps la joie des cabarets de la Butte, une fois son auteur révélé. Evidemment, il n'a pas été question de salaire, ce qui amènera le dessinateur Grün à s'exclamer, mi-railleur mi-amer : « C'est à cause de cocos comme cela que nous claquons du bec ! »

Il est vrai que le dessin de presse consacre une échelle de rémunérations des plus disparates. Là où un artiste reconnu peut-être rétribué jusqu'à 50 francs le dessin et même, dans de rares cas, jouir d'un contrat, voir ses "papiers procédés" partir par coursier, le rapin obscur fait antichambre dans le couloir des journaux, son carton à dessins sous le bras, attendant avec anxiété de savoir s'il mangera la semaine qui vient.



Illustration pour "*L'Indiscret*" (12 décembre 1902)
"C'est pour ça que je n'aime pas les grands boulevards !"

1895 constitue une charnière dans la vie montmartroise avec le déclin programmé du *Chat Noir* et des bals du *Courrier Français*, puis le passage à une seconde génération de caricaturistes, plus jeunes, autour du *Lapin Agile*.

Poulbot sera de ceux-là. Pour l'heure, il s'essaie comme ses confrères de mouscaille au dessin d'actualité. En 1899, il arrive à se hisser sur la poutrelle d'un immeuble en travaux dominant le 22 rue de Chabrol et croque, à califourchon, deux jours durant, les insurgés nationalistes de *Fort Chabrol* avant d'aller vendre aux journaux les plus offrants, des dessins pro et anti-Guérin pour alimenter les journaux des deux bords. La seule anicroche vient de son étourderie proverbiale : il dispose soigneusement ses

dessins dans deux cartons différents avant de partir à la course au placement... Mais il se trompe de carton, et expose alors de violentes charges anti Fort Chabrol à une rédaction ultra nationaliste peu connue pour l'angélisme de ses mœurs, surtout dans ce contexte ! (1)

Les œuvres engagées

De 1895 à 1902, Poulbot bombarde littéralement la presse légère de petites compositions en noir et blanc qui campent de façon saisissante la misère des faubourgs. Les prostituées y tiennent la posture de témoins-acteurs qui fera plus tard le succès des gamins, croquées au troquet ou au ras du pavé. Les œuvres doivent être appréhendées dans un long *continuum* qui fonde un panorama de la dureté de la rue, en particulier de la misère sexuelle. La "Poulbote" cambre fièrement sa croupe en invitant le garçon de café à venir se payer chez elle le soir même ; la prostituée se fait bousculer par des permissionnaires avinées ; la gamine se voit payer son avortement par un nanti ventru qui lui conseille une faiseuse d'anges après avoir acheté son corps ; une autre se rhabille derrière le paravent d'un journaliste sourcilieux sur la bienséance en matière de mœurs, jusqu'à la "marmite" qui doit se soulager à même le caniveau, incapable de se retenir plus longtemps après un tel temps d'attente sur le trottoir, aggravé par des troubles physiques fortement sous-entendus (illustration à gauche).

Et que dire de cette pleine page du *Gil Blas* où cette jeune arpète n'a pas "peur de son ombre", selon une vision ambiguë évoquant tout à la fois la menace d'un "vieux marcheur" salace et l'agression caractérisée ? (illustration ci-dessous).



Couverture du *Gil Blas* du 13 décembre 1901,
Légende : "Une petite fille qui n'a pas peur de son ombre"

Poulbot se fait également le chantre de la zone, de ce *no man's land* "trans-fortifs" qu'il connaît parfaitement, en gosse de Saint-Denis. Les mêmes qui y traînent ne sont pas encore ses futurs mioches de la Butte, ils sont encore

Les raisons du consensus

plus jeunes. Pour le moment, leur posture intéresse plus l'artiste que leurs physionomie, dépenaillés qu'ils sont, avec un fardeau pesant souvent sur leurs épaules. Ils suivent la carriole des expulsés, suivent les vagabonds par osmose de désœuvrement ou contemplant "la lune d'Aubervilliers"... À leur suite, c'est toute une faune qui vit sous le fusain du dessinateur, lequel dépeint littéralement une marginalité sociale rendue invisible par son renvoi à la périphérie urbaine. L'horizon se borne aux silhouettes des usines, ou à une roulotte abandonnée.

Certaines compositions de *L'Assiette au beurre* témoignent à la fois des progrès du satiriste, de son succès consacré par la couleur et la double-page, mais surtout d'un engagement sans concession, alternant les affamés, les sans logis ou les victimes de curés libidineux.

LES DROITS DE L'AUBE



Couverture de "Les hommes du jour" du 25 mars 1911
Légende : "Ne pleure pas, demain on mangera"

Mais Poulbot se distingue au sein de l'univers satirique en dépeignant les galetas ouvriers comme Steinlen, mais aussi la misère rurale assez communément ignorée des pages illustrées parisiennes. C'est donc fort logiquement que l'on retrouve sa signature en couverture des titres engagés du moment. En 1910, il voit l'un de ses dessins repris en affiche promotionnelle des *Hommes du jour*, hebdomadaire anarchisant où se côtoient les signatures de Grandjouan ou Delannoy que Poulbot fréquente depuis *L'Assiette au beurre* dans les colonnes plus sages du *Rire*, de *L'Indiscret* ou du *Frou-frou*. On y retrouve le peuple des rues, poussé à la manifestation par la misère, comme ce cortège au sein duquel une mère promet à son gosse : " Ne pleure pas, demain on mangera..." (illustration ci-dessus).

Poulbot épouse la rhétorique graphique du Grand Soir, de l'insurrection en marche au Gavroche rigolard criant " Vive la Commune !" dans *Le Socialisme* de Jules Guesde ou déployant Le drapeau rouge en couverture de *L'Humanité* de Jaurès. Il faut tout de même préciser que cette dernière couverture de 1913 est une des dernières œuvres engagées de l'artiste, le gamin espiègle ayant déjà largement supplanté la fleur de pavé ou les misérables "zonards" dans les couvertures du *Rire* ou du *Journal illustré*.

L'évolution de la veine satirique de Poulbot vers le mioche consensuel et l'humour convenu témoigne bien évidemment d'une volonté de reconnaissance artistique et d'un succès croissant. Le vitriol graphique des premiers temps eût sans doute été peu compatible avec la trajectoire glorieuse du dessinateur dans les années 1920 et 1930, phénomène déjà en germe avant la guerre de 14.

Pourtant, derrière le processus individuel d'appropriation des normes culturelles en vogue et leur combinaison avec le pied de nez satirique, il faut peut-être voir dans cette conversion une évolution des publics et de l'économie générale du genre. À partir de 1902-1904, à la suite de l'Exposition universelle parisienne, il y a une baisse manifeste de la production satirique parisienne. Cela témoigne-t-il d'une désaffection du public pour la caricature ? Dans le contexte troublé de la séparation des églises et de l'État, le corpus disponible donne à penser l'inverse. C'est oublier que la fermeture notable de nombreux titres et la raréfaction de l'offre d'images outrancières induit d'un côté la radicalisation de journaux à diffusion limitée et militante, de l'autre l'aseptisation progressive des feuilles à fort tirage comme *Le Rire* et ses 150 000 exemplaires probables, ou *La Vie Parisienne*.

L'évolution pâlichonne de Poulbot est à l'image des demandes du (des) public(s) qui la détermine partiellement, avec en toile de fond un durcissement notable de la censure. L'arrivée de Clemenceau aux affaires correspond à une inflexion à la hausse des poursuites, particulièrement en ce qui concerne les petites feuilles libertaires, ce qui est paradoxal pour l'ardent défenseur de la presse illustrée d'opposition qu'a été le bouillant député radical autour des années 1890. Puis, à partir de 1910, la marche à la guerre entraîne une moralisation manifeste des couvertures



Illustration pour "L'Indiscret" (3 mars 1902)

satiriques. Le combat des ligues de moralité s'internationalise : le 7 avril 1908 est votée une loi qui s'attaque à l'internationalisation de la production pornographique et à sa diffusion commerciale (2). Cette loi ne modifie pas la législation française de façon significative, mais comme la loi de 1911 concernant la protection accrue des mineurs, elle témoigne d'une certaine réussite dans le combat contre la grivoiserie, réelle ou ressentie comme telle. Des dessinateurs militants comme Delannoy, Jossot ou Grandjouan sont impitoyablement poursuivis, ce dernier se voyant obliger d'abandonner les couvertures du *Rire* avant de quitter le territoire français sous la menace d'emprisonnement.

La poursuite en justice de Poulbot par le fameux Sénateur Bérenger, "père la pudeur" de la Belle Époque, n'a donc rien de fortuit. Le dessin incriminé semble aujourd'hui hors de proportion avec la publicité d'une telle inculpation (*illustration à droite*). Celle-ci s'inscrit en fait dans cette logique de double intimidation des auteurs satiriques, par des campagnes d'opinion visant à priver des artistes de commande d'abord (3), par une activité judiciaire coercitive enfin, pour les réfractaires.

Sous couvert de libéralisation, il y a donc une évolution notable du dessin de presse entre 1880 et 1914, avec une période ascendante jusqu'au milieu des années 1890, une période d'étiage entre 1895 et 1902 avec des inflexions sensibles notamment sur le plan technique, puis une aseptisation progressive du trait, laquelle s'accompagne d'une baisse du nombre de titres en kiosque et d'une radicalisation de feuilles de plus en plus marginalisées. La simultanéité du Poulbot des *Hommes du jour* avec la production du *Rire* dans les années 1910, ne doit pas faire oublier que la proportion d'œuvres engagées s'est peu à peu inversée chez lui au privilège du divertissement.

En 1912-1913, il faut rire, à n'importe quel prix : c'est un rire patriotique que le public réclame.

On peut alors se demander si l'opinion n'entre pas dans le conflit dès avant la guerre, non seulement par la militarisation des thèmes en vogue en couverture des titres, mais surtout par désir exacerbé d'un humour "neutre", désormais dépourvu de tout le substrat subversif qui a fait sa gloire durant plus de vingt ans. Les dessinateurs satiriques comme Poulbot ne sont plus des agitateurs, mais de véritables cautions morales : comment mettre en question la parole de ceux qui ont, durant si longtemps,



La première cigarette, dans "Les hommes du jour" (1911)
Légende : "Me fous pas l'feu au c..."

affronté les foudres de la justice, douter de leur capacité à affronter la censure à partir d'août 1914 ? Cela peut expliquer en partie l'incroyable contribution d'une large part des dessinateurs satiriques au "bourrage de crânes" de la Grande Guerre, Poulbot n'étant pas le moins actif pour appliquer une narrativité mélodramatique sirupeuse à des fins de propagande.

L'aseptisation du trait viendrait-il donc de la combinaison entre désaffection de l'artiste et indifférence du public ? Sans nier l'une ni l'autre, une telle médiocrité provient peut-être plus sûrement de l'action des directeurs de publications, dont on oublie ou minore éternellement le rôle, en se reposant d'office sur le postulat de la stupidité du public ou de la cupidité des artistes. ■

Cycles de CONFÉRENCES / DÉBATS

LA DIONYVERSITÉ
LA COOPÉRATION DES IDÉES

L'Université Populaire de St-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

(1) Voir, à ce sujet, de François Robichon : *Francisque Poulbot* (Hoebeker, 1994)

(2) Jean-Paul Morel précise que cette loi du 7 avril déclenche de nombreux procès « visant particulièrement le théâtre - les pièces montées par Firmin Gémier pour le Théâtre Antoine, pour lesquelles se trouve particulièrement visée l'actrice Régina Badet ». Voir Jean-Paul Morel : "Le père La Pudeur" ou "Du sénateur René Bérenger à Daniel Parker", in *La Censure, actes du 9e colloque des Invalides*, 16 déc. 2005 (Tusson, Du Lérot, 2006).

(3) Ainsi, Willette voit-il avorter en 1905-1906 un projet de plafond pour un grand magasin à la suite de pressions exercées par les ligues de moralité.

Les conférences-visites-débats du cycle
"Les dimanches au musée" se déroulent
au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis**
22^{bis}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris,
chaque premier dimanche du mois,
de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

**MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE**

SAINT-DENIS

